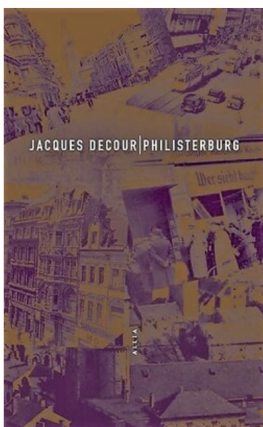


PAR PATRICK SCHINDLER • LE 1 SEPTEMBRE 2023

Jacques Decour : *Philisterburg*



Daniel Decourdemanche (dit Jacques Decour), est né en 1910 à Paris. Il fait ses études à Paris où il engage des études de droit, mais se tourne rapidement vers la littérature allemande et devient le plus jeune agrégé d'allemand de France. Au tout début des années 1930, il est nommé assistant de français en Prusse, au lycée de Magdebourg. C'est là qu'il écrit *Philisterburg*, récit qui décrit la montée du nazisme et du racisme. De retour en France, il adhère au Parti communiste et est nommé au lycée Rollin à Paris (qui prendra son nom à la Libération). Mobilisé en 1939, il entre dans la Résistance et crée avec Georges Politzer et Jacques Solomon, la plus importante publication clandestine de la France occupée. En février 42, il est arrêté par la police française et remis aux Allemands. Il est condamné à mort et fusillé le 30 mai 1942.



Octobre 1930. Nous sommes dans le train qui conduit le jeune Jacques Decour (22 ans), à Philisterburg (Prusse orientale), où donc, il est nommé professeur assistant de français.

Dès les premiers lignes, nous sommes conquis par son style particulièrement plaisant qui s'impose dans ce qui n'est alors pour lui, qu'un journal « *Journal qui me guette et m'ennuie, m'inquiète, toujours là, méprisant et goguenard* ». C'est la raison pour laquelle Decour se promet de « *n'exposer uniquement les faits particuliers, d'éviter les clichés et oublier l'image que se font les Français des Allemands* ». Facile à dire ! Il ne peut pourtant résister à décrire avec un réalisme cru, les banquiers puis le pacifiste muet, qui partagent son compartiment. Arrivé à destination, il nous fait part de ses premières déconvenues. L'inconfort des lits allemands, la nourriture plus que médiocre, tout comme l'est la ville... Le premier contact avec le directeur de son établissement, vaut aussi son pesant d'or : « *Il parle beaucoup. Ses dents mobiles dont il n'est pas plus maître que de sa salive qui tombe en un long firmement sur le revers de sa veste* ».

Decour découvre ensuite, avec stupéfaction, les fondamentaux de l'éducation prussienne : méthode, sérieux, discipline et domination « douce » sur les élèves ! Le jeune Jacques s'aperçoit rapidement qu'en dehors de l'établissement, il en est peu ou prou de même « *dans cette petite ville où la gravité de Goethe prévaut sur le sourire de Heine* ». Rien n'échappe à son regard scrutateur. Uniformes et titres ronflants comme des rouflaquettes. Et de l'autre côté du miroir, un chômage qui explose, la crise financière, l'antisémitisme dès l'école, les vitrines qui explosent sous la propagande nationale-socialiste, rixes permanentes entre communistes et nazis, conséquences d'un Traité de Versailles mal digéré. Bref, cette Allemagne si bien décrite ailleurs, par des Christopher Isherwood ou Klaus Mann ^[note], etc. Allemagne des veuves de guerre qui louent leurs chambres inoccupées aux étrangers, etc. Jacques Decour nous livre ici, un petit bijou de scènes intimes entre sa logeuse, son fils chômeur et alcoolique et ses locataires, dont un militant du parti national-socialiste « *à l'esprit délimité comme un champ de raves, ses opinions faites au moule dans l'airain le plus dur et une morale de « mâle* » ! Parfois le jeune Jacques s'énerve (rarement). Il est surtout, et c'est là tout l'intérêt de son récit, fasciné par les différentes manières d'enseigner des deux côtés du Rhin.

De fil en aiguille, il en arrive faire un comparatif des plus intéressant sur les nationalismes, allemand et français « *si bruyants l'un et l'autre que l'on entend pratiquement qu'eux* ». La légendaire incompréhension mutuelle entre les deux peuples et leur impossible réconciliation. « *En attendant, les ouvriers meurent de faim, portent leurs voix aux partis extrêmes et c'est parmi les pacifistes que se trouvent naturellement les Juifs qu'Hitler fera très probablement fusiller ou expulser et qui brûlent ici d'un patriotisme peu ardent* » ...

Prophétique s'il en est ! Ce captivant journal, que Jacques Decour a remanié en France deux ans plus tard, est complété par un petit texte : *Goethe et la jeunesse allemande*. Pour ne citer qu'une seule phrase résumant parfaitement ce petit essai : « *S'il voyait aujourd'hui les adolescents à croix gammée marcher dans les rues en chantant des chants guerriers, Goethe se retirerait dans une tour d'ivoire. En Allemagne aujourd'hui, il serait criblé de balles par les deux partis antagonistes qui l'ont abandonné et jeté par-dessus bord* ».

Le petit volume s'achève par la poignante et ultime lettre que Decour envoya à ses parents, datant d'un certain... 30 mai 1942, à 6h45 du matin !